

# “J’ai pris (belle) mamman à la maison”

Accueillir ses parents âgés est une décision à laquelle nous pouvons toutes être confrontées. Avouons-le, la question donne souvent le vertige, y compris aux enfants les plus reconnaissants. **PAR STÉPHANIE TORRE.**

**L**'info est tombée le jour de l'investiture de Barack Obama. «À 71 ans, Marian, mère de Michelle, devrait bientôt emménager avec toute la petite famille à la Maison Blanche, à Washington. Preuve que l'on peut être le président le plus puissant du monde et ne pas oser dire non à sa belle-mère...», annonçait le *National Enquirer*. Déplacé, l'humour du journal conservateur? Peut-être plus pertinent qu'il y paraît. Car, osons le dire, l'exemple de la famille Obama soulève une question qui nous concerne tous. Pourquoi sommes-nous devenus si frileux devant l'éventualité de devoir, un jour, héberger nos vieux parents chez nous? Parce que nous ne disposons pas de la centaine de pièces de la Maison Blanche? Peut-être bien. Mais pas seulement. Il suffit de nous entendre, les uns les autres, pour prendre toute la mesure de l'angoisse que génère le simple fait d'y songer. «Mon père, passe encore. Mais ma mère...»; «Ils sont devenus si râleurs, si exigeants...»; «J'imagine la tête de mon mari: c'est le divorce assuré!» Voilà la problématique





que soulève le cas de la belle-mère du président américain. La raison pour laquelle on sourit à la lecture de la nouvelle, sans trop savoir pourquoi. Honteux et coupables de ne pas se sentir aussi loyaux qu'il le faudrait, on apprécie le fait que, pour l'instant, le problème ne se pose pas. Mais, si un jour, par hasard... «Stop! On verra ça le moment voulu...», répliquons-nous majoritairement, en croisant les doigts pour que ça n'arrive pas. Car, même si on se sent fautifs de ne même pas réussir à y penser, on sait pertinemment que c'est parce qu'on ne le supporterait pas. Comme si, à la différence de nos aïeux, nous n'étions plus programmés pour cela...

## Les mères plus que les pères...

«Historiquement, la tradition de proposer le gîte à ses parents vieillissants s'est arrêtée dans les années 1960. À ce moment-là, les familles se sont dispersées géographiquement, les femmes sont entrées en masse sur le marché du travail... Les mentalités ont alors évolué, explique la psychologue Claudine Badey-Rodriguez. Parallèlement, c'est aussi à cette époque que l'espérance de vie s'est considérablement allongée. Prendre ses parents chez soi signifiait, du coup, s'engager à long terme et, pour beaucoup de Français, la charge est alors apparue trop lourde à porter.» Fardeau, sacrifice... En effet, c'est en ces termes qu'aujourd'hui la question se pose. «Normal, précise la spécialiste. La vieillesse et son naufrage font désormais si peur que nul n'a envie de la côtoyer dès le petit déjeuner...»

Mais alors, quelles sont ces familles qui, à l'instar du premier couple des États-Unis, se lancent dans le pari? Sur le sujet, aucune information officielle ou presqu. Seule l'expérience des psychologues qui les reçoivent en cas de soucis permet de se faire une idée. Selon Claudine Badey-Rodriguez, il s'agirait de familles vivant principalement hors des grandes villes, besoin d'espace oblige. Elle constate également que l'accueil est plus souvent proposé par des femmes vivant seules, qu'elles soient célibataires, veuves ou divorcées. Côté ressources, ces foyers disposeraient souvent d'un pouvoir d'achat légèrement supérieur à la moyenne, ce qui leur permettrait de louer les services d'une personne pour les soins à domicile, la préparation des repas, le ménage, etc. Enfin, considérant l'espérance de vie des deux sexes, c'est plus souvent les mères que les pères que l'on prendrait chez soi. Pour le reste, difficile d'en savoir davantage sur leur organisation ou leurs motivations, à moins d'aller à leur rencontre, comme nous l'avons fait.

## «Ce que je fais pour ma belle-mère, je le fais aussi pour moi!»

Edith, 52 ans, mariée, deux enfants.

«Je suis une femme d'engagement et ma belle-mère le sait. Quand j'ai promis à mon ex-voisine, Suzy, de continuer à aller la voir quand elle est partie en maison de retraite, j'ai aussitôt senti que "Mamina" comme l'appellent nos enfants, était un peu jalouse. C'est sans doute ce qui l'a poussée à nous proposer, il y a six ans, de "venir nous voir plus souvent". Mon fils aîné venait de quitter la maison, je sortais tout juste d'un cancer du sein, et Mamina avait, depuis notre mariage, l'habitude de passer deux jours par semaine à la maison... Même si mon mari a insisté pour que je pense d'abord à moi, je n'ai pas hésité longtemps. Il faut dire qu'à 84 ans, ma belle-mère est en forme. Mère de trois enfants dont mon mari est l'aîné et séparée de son conjoint depuis bien longtemps, elle est à la fois attentive et cultivée, mondaine et bienveillante... Une bonne mère, en somme, qui a remplacé mes parents à merveille à leur mort, il y a plus de vingt ans. Une femme fière de nous et qui me procure, aujourd'hui encore, la joie d'exister en tant que "fille", ce qui n'a pas de prix quand on n'a plus d'attaches dans sa famille d'origine. À ceux qui vantent mon sens du sacrifice, c'est d'ailleurs ce que je réponds :

"Ce n'est pas pour lui faire plaisir que j'ai accepté. Ce que je fais pour elle m'est profitable, dans les mêmes proportions. Grâce à elle, je ne suis pas seulement épouse et mère. Elle comble un vide et me donne l'occasion de me rendre serviable et consciente du maillon que je représente dans l'échelle des générations." Cette tendresse réciproque nous amène donc à vivre très sereinement sous le même toit. Quand je la vois bouder, je l'invite à s'exprimer. Pour les repas, je prépare toujours au moins un plat qu'elle aime et lui demande de goûter au reste. Lorsqu'il s'agit de faire les courses, elle se sert de sa pension pour s'acheter ce qui lui fait plaisir, et nous assumons le reste... Bref, notre organisation est parfaite. Elle est heureuse de bénéficier de mon énergie et moi, je suis ravie, en rentrant le soir, de trouver de la lumière à la maison, un bouquet bien arrangé, et d'entamer des bavardages futiles et reposants. Ça peut sembler dérisoire, mais la chaleur humaine que nous partageons améliore notre quotidien à tous. Il n'y a que ma fille de 20 ans qui vous dirait qu'elle trouve parfois sa grand-mère un tantinet intrusive lorsqu'elle l'interroge sur ses amours...»



## «C'est un devoir moral et culturel»

Magdalena, 52 ans, mariée, deux enfants.

«Colombienne d'origine, je suis arrivée en France, il y a vingt-sept ans. À l'époque, mon départ a été assez mal vécu par mes parents. J'étais leur fille aînée, et les priver de mon aide ne s'est pas fait sans culpabilité. Mais j'ai assumé mon choix: je me suis mariée ici avec un Colombien originaire de ma région, nous avons eu deux enfants... Il n'a jamais été question de rentrer au pays. Et, étant donné les distances, prendre ma mère à la maison n'était pas envisageable... jusqu'au décès de mon père, en 1997. Peu de temps après, c'est mon mari qui a suggéré de proposer à ma mère de venir vivre quelque temps chez nous. Orphelin lui-même, il l'appréciait beaucoup quand nous la voyions en Colombie et, parce que nous sommes catholiques et que, pour nous, s'occuper de ses ascendants est un devoir moral et culturel, sa proposition m'a semblé presque normale. Quand j'en ai parlé à mes frères et sœurs, l'idée n'a d'ailleurs choqué personne: tous étaient très occupés et j'étais la seule à ne pas travailler. En 2000, lorsque ma mère nous a annoncé qu'elle serait ravie de partir avec nous, la décision a donc été prise de procéder à un essai et, six mois plus tard, elle s'installait à demeure.

Nous avons beau vivre à cinq dans un 52 m<sup>2</sup>, tout le monde était satisfait. Même nos deux garçons qui, avant de dormir dans le salon pour la tranquillité de leur grand-mère, ont partagé leur chambre durant près de trois ans avec elle... Mais le quotidien s'est compliqué, il y a quelque temps, quand, après un accident vasculaire cérébral, ma mère a été diagnostiquée Alzheimer. Et si nous avons continué à rire avec elle, à sortir et même à partir en vacances tous ensemble, la vie n'a plus été la même. D'ailleurs, elle ne nous reconnaît plus... Tout est devenu un peu plus difficile à gérer: sa prise en charge par des médecins compétents, les soins à lui administrer, les repas à lui donner... Aujourd'hui encore, par exemple, nous devons batailler ferme pour qu'elle continue d'être acceptée en accueil de jour, trois fois par semaine... Malgré cela, en dépit des coups durs et de sa santé qui s'effiloche, une chose est certaine: l'amour que nous éprouvons pour elle est tout à fait intact. Notre récompense, quand nous sommes épuisés? Nous remémorer ce jour où, alors que nous venions d'embarquer à Bogota après des vacances, elle nous a dit que sa place était définitivement avec nous, à Paris.»

## INTERVIEW

### «Les motifs exprimés cachent parfois des raisons inconscientes»

**Prendre ses parents à la maison n'est jamais anodin. Pourtant, les familles candidates mesurent parfois mal l'investissement que cela nécessite. Comment s'en sortent-elles? Les réponses de Claudine Badey-Rodriguez\*, psychologue.**

**Que diriez-vous des motivations des familles qui accueillent leurs parents chez eux? Agissent-elles par morale, culpabilité, devoir filial?**

**Claudine Badey-Rodriguez:** dans certains cas, c'est la culpabilité qui entre en jeu, celle-ci pouvant être entretenue par les parents lorsqu'ils lancent «Moi, je me suis occupé(e) de ma mère/mon père jusqu'au bout!» Ce sentiment est souvent renforcé par le fait que les Français ont encore une mauvaise image des maisons de retraite. Parfois, c'est le besoin de reconnaissance qui pousse certaines filles à agir. Lorsqu'elles ont couru après l'estime de leur mère toute leur vie, elles pensent que leur engagement leur permettra, peut-être, de recevoir enfin des signes d'amour. Or, à l'heure de la vieillesse, toute l'histoire familiale ayant tendance à se rejouer, dans la majorité des cas, l'entreprise est condamnée à l'échec. La mère s'enfoncé dans son rôle de femme insatisfaite, la fille souffre parce qu'elle est frustrée... Nul n'y trouve finalement son compte. . . .

## ... Y a-t-il des cas où l'amour filial est l'unique motivation ?

À écouter les familles concernées, bien sûr que l'amour est le principal moteur. Mais les motifs annoncés cachent parfois des raisons inconscientes. D'où le fait que je répète régulièrement aux familles de bien réfléchir avant de prendre leur décision. Je les préviens aussi qu'elles doivent être claires en signalant à leurs parents que cet engagement n'a rien d'un contrat à durée indéterminée, l'évolution de leur état de santé pouvant, un jour ou l'autre, nécessiter qu'ils soient placés. C'est une précaution indispensable pour ne pas avoir à culpabiliser de devoir passer le relais.

## Quelles sont les principales difficultés rencontrées par les familles qui s'engagent ?

Le souci le plus récurrent, c'est l'aspect envahissant de la prise en charge. Cela se vérifie sur le plan matériel mais aussi, et surtout, sur le plan affectif. Certains parents peuvent se montrer vindicatifs, exigeants, épuisants, et cela peut porter préjudice à la vie du couple et à leurs enfants. Il faut donc avoir conscience qu'un tel choix n'est jamais neutre en terme de répercussions familiales. Celles-ci sont souvent positives : la cohabitation intergénérationnelle apporte son lot de joies, de chaleur, de souvenirs. Mais ça n'est pas toujours le cas, et le risque d'explosion est réel.

## Un risque d'explosion ?

Quand les filles ou les belles-filles, se sentant piégées dans une ambiguïté de sentiments, s'engagent au point de négliger leur vie personnelle et leur mari, on peut effectivement assister à des séparations ou à des syndromes dépressifs qui affectent le climat familial.

## Vous arrive-t-il, parfois, de conseiller aux familles de renoncer ?

Je leur recommande systématiquement de bien mûrir leur décision et de prendre régulièrement du recul. De se demander si tous les membres de la famille sont satisfaits de la vie qu'ils mènent. Cette démarche est encore plus essentielle lorsqu'un changement significatif se produit, tant sur le plan de la santé du/des parent(s) que dans la dynamique relationnelle familiale. « Est-ce encore possible pour moi ? », voilà la question à se poser lorsqu'on est confronté(e) à une difficulté. J'incite également à aller parler à un professionnel dès que le besoin s'en fait sentir. Cela évite de s'enfermer dans une spirale infernale.

## Existe-t-il des structures d'écoute spécifique pour ces familles ?

En ce qui concerne les enfants de malades d'Alzheimer, l'association France Alzheimer ([www.francealzheimer.org](http://www.francealzheimer.org)) propose des groupes de parole, un soutien pour trouver une place à temps partiel dans un accueil de jour. Mais, dans les autres cas, non, il n'existe pas de dispositifs spécifiques. Les Centres locaux d'information et de coordination gérontologique (Clic), qui existent dans certaines communes, ont rarement les moyens de proposer l'accompagnement psychologique nécessaire.

\*Auteure de *J'ai décidé de bien vieillir* (Albin Michel).

## « Je n'ai pas laissé le choix à mon mari... »

Claudine, 51 ans, mariée, quatre enfants.

« Ma mère est morte, il y a quelques mois. Après dix-sept ans de vie commune, le choc a été terrible pour toute la famille. Pourtant, ces dernières années, ça n'a pas toujours été facile à la maison. Les soins liés à la maladie d'Alzheimer, l'attention qu'elle réclamait, ses cris la nuit... Même si je n'ai jamais regretté mon choix, je dois avouer que la fatigue m'avait transformée en automate et que cela n'a pas été simple à gérer pour mes enfants et encore moins pour mon mari. Avec le recul, je me rends compte de ce que je lui ai fait endurer. Pour lui, les difficultés ont certainement commencé dès que je lui ai imposé la présence de ma mère. À cette époque-là, sa maladie venait de se déclarer mais, comme elle était déjà dangereuse pour elle-même, mes sœurs et moi avions pris la décision de la faire hospitaliser. Rapidement, son état de santé s'est détérioré : elle a perdu quarante kilos en trois mois, nous reconnaissait à peine... J'ai mis mon mari au pied du mur : la voir décliner était devenu si insoutenable que j'étais prête à aller jusqu'au divorce s'il n'acceptait pas mon projet. Est-ce une question d'éducation, de sensibilité ? Je me sentais

prête à tout pour rendre à ma mère l'amour qu'elle m'avait toujours donné sans compter. Et puis aucune de mes sœurs ne se sentait le courage de s'en occuper sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De mon côté, ne pas la prendre aurait pesé sur ma conscience jusqu'à la fin de ma vie. Mon mari a donc fini par accepter sans que je lui laisse le droit de se plaindre. Lorsque je partais travailler le soir – je suis infirmière – c'est d'ailleurs lui qui la surveillait et supportait les grossièretés qu'elle proférait lorsqu'elle était en crise. Même s'il n'a jamais eu à la changer, à la nourrir ou à se lever la nuit pour aller la tourner dans son lit, c'était déjà beaucoup lui demander, j'en prends conscience seulement aujourd'hui. Ma mère était ma priorité, mes enfants me soutenaient... Mon mari a dû bien souvent se sentir isolé au sein de son propre foyer. Voir sa femme constamment tendue et préoccupée, ne plus partir en vacances, payer les frais d'entretien sans broncher... Combien de maris peuvent supporter cela quand il s'agit de leur belle-mère ? Lui l'a fait, et je ne pourrai jamais assez l'en remercier. »